

LE MARI
EN BONNES FORTUNES,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. HENRI SIMON;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
de la Porte Saint-Martin, le 5 Octobre 1816.

de Rogall.
253 f. all

Simon



PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n^o.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. le Comte DE Sr.-FIRMIN. M. *Hyppolite*;
HORTENSE, sa femme. . M^{lle}. *Jenny Vertpré*.
M^{me}. MOULIN, maîtresse d'auberge M^{me} *St.-Amand*.

La scène se passe à Bordeaux, dans l'auberge du Croissant.



LE MARI EN BONNES FORTUNES,

Comédie en un Acte.

*Le théâtre représente une salle commune aux voyageurs ;
à droite et à gauche sont des portes d'appartements.*

SCENE PREMIERE.

Mad. MOULIN, seule, accourant au moment où l'on
entend sonner dans plusieurs chambres.

Air : Hermite, bon hermite.

Eh ! quoi l'on sonne encore !
Patience, on y va,
En ces lieux, dès l'aurore,
On n'entend que cela,
Aller, venir sans cesse,
Très-peu dormir la nuit ;
C'est ainsi qu'une hôtesse
A Bordeaux, se conduit.

(le bruit redouble.)

Mais voyez quel tapage !
Ce funeste tocsin,
Est depuis mon veuvage,
Dont bien j'enrage,
Mon seul reveil matin.

Madame Moulin par-ci, madame Moulin par là, c'est à n'en plus finir ; il faut répondre à l'un, donner à l'autre... je réponds sans difficulté, ça c'est vrai ; tout ce que j'ai, je le donne de même ; eh ! bien ! ces messieurs ne sont jamais contents.

SCENE II.

Mad. MOULIN, HORTENSE, en habit de voyage.

HORTENSE, à la cantonade.

Vous m'entendez, Germain, quand ma malle sera arrivée

de la diligence, vous la porterez dans mon appartement. (*A l'hôtesse.*) Madame est-elle la maîtresse de cette maison ?

MAD. MOULIN.

Hélas ! oui, madame, depuis la mort de M. Moulin, mon troisième mari, qui, après avoir acheté cette auberge, dans une des plus belles rues de Bordeaux, ne m'a laissé d'autre désir, en mourant, que celui de le remplacer bientôt.

HORTENSE.

Puis-je me reposer un instant chez vous ?

MAD. MOULIN.

Comment donc, madame, tant qu'il vous plaira ; je vous tiendrai compagnie.

HORTENSE.

Je vous remercie. . . mais arrivée de Paris. . .

MAD. MOULIN.

En poste, peut-être, on va vite, c'est vrai, mais cela fatigue.

HORTENSE.

Vous vous trompez. . . je. . .

MAD. MOULIN.

Ah ! fort bien ; madame est venue en diligence ; c'est plus lent, mais c'est plus sûr, et d'ailleurs on n'est pas seule, on cause, on jase, n'est-ce pas ? on raconte ses affaires, on s'informe de celles des autres ; c'est charmant, le temps passe sans qu'on s'en aperçoive, et l'on arrive. Pour moi, j'avoue que si j'étais forcée de voyager, j'aimerais beaucoup, en route, à trouver quelqu'un à qui parler.

HORTENSE.

Je le crois, mais l'empressement que j'ai de revoir. . .

MAD. MOULIN.

Des personnes bien chères ? j'entends, madame court après un amant.

HORTENSE, *sévèrement.*

Après un mari, madame.

MAD. MOULIN.

Un mari, c'est bien différent ! mais soyez tranquille. . . un mari, s'il vient dans cette ville, il logera probablement chez moi, à l'auberge du Croissant.

HORTENSE.

Vous croyez ?

MAD. MOULIN.

J'en réponds. . . activité, probité, célérité, probité, on trouve tout ici.

HORTENSE, *à part.*

Que cette femme est bavarde.

MAD. MOULIN.

Vous ne le saviez peut-être pas ?

HORTENSE.

Non, sans doute.

MAD. MOULIN.

Eh bien, je vous en convaincrail, l'enseigne du Croissant est connue depuis que le monde existe.

HORTENSE.

Cela ne date pas de plus loin ?

MAD. MOULIN.

Non, madame.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Cette enseigne, à ce qu'on prétend,
De chez les Tués nous est venue ;
Et la mode s'en propageant,
Je vous assure, qu'à présent,
A Bordeaux elle est fort connue.
Oui, du Croissant depuis ce tems
Je ne crois pas que l'on se plaigne ;
Et voilà pourquoi tant de gens
Sont logés à la même enseigne

HORTENSE.

A la bonne heure ; mais ne pourriez-vous me laisser un instant . .

MAD. MOULIN.

Comment ? . . vous n'avez donc besoin de rien ?

HORTENSE.

Mais au contraire.

MAD. MOULIN.

Au contraire, ah ! tant mieux ; parlez donc, madame, parlez donc, je vous écoute.

Air : *Vers le temple de l'hymen.*

Demandez ce qu'il vous faut...
Un appartement commode ?
Des meubles très à la mode ?
Vous les aurez aussitôt.
Ma cuisine est excellente,
Ma servante est complaisante ;
Moi, je suis vive et parlante ;
De soins je veux vous combler.
J'ai du zèle, je suis femme,
Que désirez-vous, madame ?...

HORTENSE.

Que vous me laissiez parler.

MAD. MOULIN.

Eh mon dieu ! que ne le disiez-vous tout de suite ?

HORTENSE.

C'est un appartement que...

MAD. MOULIN.

Un appartement. Vous ne pouviez venir plus à propos : nous en avons de charmans. Celui-ci par exemple , au n^o. 4. (*Elle montre celui à droite.*) Il donne sur cette salle commune à tous les voyageurs ; mais si le monde vous effraie , il y a un escalier dérobé qui descend dans la cour et par lequel vous pourrez aller et venir sans voir personne et sans que personne vous voie. Du reste , pas de voisins incommodes.

HORTENSE.

Vous n'êtes donc jamais chez vous ?

MAD. MOULIN.

Hé mon dieu ! non. En face , est un jeune officier de Lanciers , un Français , arrivant de Bayonne , galant et brave comme ils le sont tous ; mais inconstant...

HORTENSE.

Comme ils le sont tous.

MAD. MOULIN.

Il sort à midi et ne rentre qu'à six heures du matin. Oh ! vous serez bien ici dix ans sans le rencontrer une seule fois ; il ne nous cause pas beaucoup d'embarras , allez ; depuis trois mois qu'il est chez moi , il n'a encore pu trouver que le moment de m'envoyer au diable... Mais voici votre malle. (*Un domestique entre avec une malle qu'il pose sur une table.*)

HORTENSE.

Elle arrive à propos. Je vais y prendre quelques papiers et je sors de suite.

MAD. MOULIN.

Madame rentrera-t-elle dîner ?

HORTENSE.

Oui ; vous me ferez servir dans mon appartement.

MAD. MOULIN.

Comment donc , je vous servirai moi-même.

HORTENSE.

Je craindrais d'abuser...

MAD. MOULIN.

Oh ! ne craignez rien. Pour quatre heures , n'est-ce pas ? je vous laisse.

HORTENSE.

Vous m'obligerez.

MAD. MOULIN.

Air : *La loterie est la chance.*

D'être avenante et polie ,
Je me suis fait une loi ,
Et je crains peu qu'on oublie
Comme on est traité chez moi.

(7)

Les locataires se suivent ;
J'ignore s'ils reviendront...
Mais tous ceux qui nous arrivent ,
Sont contents quand ils s'en vont.

H O R T E N S E .

D'être avenante et polie,
Elle s'est fait une loi
Mais ici je le parie
On est plus mal que chez soi.

(*Mad. Moulin sort.*)

SCÈNE III.

H O R T E N S E , seule.

Enfin la voilà partie ! bon dieu ! quelle bavarde ! c'est au point qu'elle m'a effrayée, moi qui suis femme... Mais songeons au motif qui m'amène ici. Mariée depuis quelques mois à monsieur le Comte de St.-Firmin, je le vis partir aussitôt pour rejoindre son corps, alors en garnison à Bayonne. Notre correspondance fut d'abord assez active ; mais bientôt ses lettres cessèrent tout-à-coup et mes craintes étaient au comble, lorsque j'appris qu'une blessure assez grave, suite d'une chute de cheval, l'avait forcé de quitter son régiment, au moment où S. M. venait de l'en nommer colonel. Contente et effrayée à la fois, je ne prends conseil que de ma tendresse, je pars... et si mon mari s'est rendu à Bordeaux, comme on me l'assure, j'espère bien, avec les renseignements que je me suis procurés, parvenir à découvrir sa retraite. Relisons encore mes notes. (*Elle prend une clef et veut ouvrir la malle.*) Eh bien ! la clef ne tourne pas ! aurait-on cherché à ouvrir cette malle ? la serrure me paraît dérangée ! (*Elle force, la malle s'ouvre.*) Ah ! m'y voilà... Que vois-je !.. des habits d'homme !.. (*Elle regarde l'adresse qui est sur la malle.*) A monsieur le Comte de St.-Firmin, Colonel des Lanciers du Roi. Quelle méprise ! la ressemblance de la malle, celle de mon nom, auront sans doute trompé Germain... Mais cette malle, changée à la diligence, me confirme que mon mari est dans cette ville ou qu'il y arrivera bientôt. Voilà bien son uniforme... c'est celui qu'il portait quand il n'était que Capitaine... et des lettres... toutes celles que je lui ai écrites sans doute. Elles sont en ne peut mieux rangées... jour par jour... voici les dates : le 1, le 2, le 3, le 4, le 5... c'est singulier, je ne me rappelle pourtant pas lui avoir jamais écrit cinq jours de suite ! Hé ! mais cette écriture n'est pas la mienne ! (*Elle regarde les signatures.*)

Julie , Adèle , Aglaé , Orphise de Léon ! Qu'est-ce que cela signifie ? me tromperait-il ?.. voyons d'abord celle-ci.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

» Je n'ose croire à vos sermens.

Et dans cette autre :

» De ton amour je veux un gage.

On se tutoye !

» Peut on vous résister long-tems ?

Ciel !

» Monstre , ingrat , séducteur , volage.

Je tremble.

» Comble mon espoir...

» Je t'attends ce soir.

Ah ! n'en lisons pas davantage.

(*Elle jette les lettres.*)

Le perfide !.. et moi qui venais au-devant de lui pour le soigner , pour le consoler , c'est ainsi qu'il m'offense... ah ! cela ne devrait pas m'étonner , les maris se ressemblent tous.

Air : *Vaud. de Partie cagnée.*

Bouffus , grondeurs au sein de leur ménage ,

Leur changement ne paraît plus nouveau ;

Après six mois , le mariage ,

Pour ces messieurs est un fardeau.

Ils vont ailleurs faire les agréables ,

Aussi , souvent par ce moyen ,

Nous possédons des maris très aimables ,

Et nous n'en savons rien.

Oh ! je m'en vengerai . Si je desire le voir maintenant , ce n'est que pour l'accabler des reproches les plus sanglans .
(*Elle appelle.*) Madame Moulin , madame Moulin !

SCENE IV.

HORTENSE ; Mad. MOULIN , un registre sous le bras.

MAD. MOULIN.

Me voici , madame , me voici ; je viens pour vous prier.

HORTENSE.

Avant tout , répondez.

MAD. MOULIN.

C'est bien aisé , voulez-vous entrer chez vous ? j'ai déjà fait monter tout ce qu'il vous faut par le petit escalier.

HORTENSE.

Non , non , je veux vous interroger.

MAD. MOULIN.

Je suis toujours prête à répondre.

HORTENSE, *montrant la porte à gauche.*

Je le sais ; quel est le nom de l'officier qui loge dans cet appartement ?

MAD. MOULIN.

Ne m'en parlez pas, je n'en sais rien encore.

HORTENSE.

Pas possible.

MAD. MOULIN.

Cela ne se conçoit pas de ma part, je le sais, mais que voulez-vous, c'est un homme à qui je n'ose pas parler.

HORTENSE.

Il est bien heureux.

MAD. MOULIN.

Hé puis, je l'ai vu si peu depuis trois jours.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Il rend mainte et mainte visite.

HORTENSE.

C'est donc un fou des plus plaisans ?

MAD. MOULIN.

On dirait même qu'il m'évite.

HORTENSE.

Non, ce jeune homme a du bon sens.

MAD. MOULIN.

Il manque au moins de politesse.

HORTENSE.

Un militaire est peu parleur.

MAD. MOULIN.

Ne pas courtiser son hôtesse...

HORTENSE.

Le tête-à-tête lui fait peur.

Mais laissons cela. Quand cet officier sera rentré, vous viendrez m'en avertir. (*Elle va pour sortir.*)

MAD. MOULIN.

Un moment, madame, un moment ; j'ai été blâmée hier de ne m'être pas informée du nom de votre voisin, c'est pourquoi je vous prie de vouloir bien écrire le vôtre sur mon registre.

HORTENSE, *étonnée.*

Comment, vous voulez que j'écrive mon nom.

MAD. MOULIN.

C'est une formalité, et madame est trop honnête.

HORTENSE.

Oh ! certainement... (*à part.*) Il faut m'en débarrasser.*Mari en bonnes fortunes.*

B

ne puis-je d'ailleurs supposer... c'est cela; prenons un des noms que j'ai lus dans ces lettres. (*Elle écrit.*) Êtes-vous contente?

MAD. MOULIN.

Oui, madame, très contente.

Air : *Prends bien vite ce paquet.*

J'admire votre bonté;
A mes vœux vous daignez souscrire,
Et cette formalité
Assure ma tranquillité.
Ainsi je prévient
Tous les gens de bien
Que mon auberge attire;
Et j'agis si bien,
Qu'ils n'y trouvent rien
A dire...

HORTENSE.

J'en conviens.

Sans avoir trop de bonté,
A ses vœux je puis bien souscrire,
Si cette formalité
Assure sa tranquillité.

(*Elles sortent ensemble; Mad. Moulin emporte la malle.*)

SCÈNE V.

St.-FIRMIN; *arrivant une lettre à la main.*

Hola ! hé , garçons , la maison... tout le monde... hé bien personne.

Air : *Tout le village me l'envie.*

C'est en vain qu'en ces lieux j'appèle;
Et mon hôtesse, où donc est-elle?
Je n'aperçois pas un valet:
Pour ma toilette rien n'est prêt.
Dois-je faire attendre ma belle?
En amour, le moindre retard
Fait souvent arriver trop tard,
D'attendre la beauté se lasse;
Un autre vient: il nous remplace.
Près des femmes pour réussir,
C'est l'instant seul qu'il faut saisir...
Bonne, Picard, Fritz, Gabrielle!

C'est en vain, etc.

Voilà donc une lettre de Mad. de Walbelle... femme charmante; elle m'attend à midi, et je suis encore dans un négligé... cela me met d'une colère.

SCENE VI.

St. - FIRMIN, Mad. MOULIN.

Mad. MOULIN, *à part dans le fond.*

Voici, je crois, le moment de lui parler.

St. - FIRMIN, *à lui même.*

Il y a long-tems que je désirais cet entretien.

Mad. MOULIN.

Ah! si je l'avais su plutôt.

St. - FIRMIN.

Je craignais quelle ne voulut pas me l'accorder.

Mad. MOULIN.

Pourquoi donc cela?

St. - FIRMIN.

A son âge, se trouver seule avec un jeune homme.

Mad. MOULIN.

Il n'y a pas de danger.

St. - FIRMIN.

Elle se doute bien que je vais lui parler d'amour.

Mad. MOULIN.

L'aimable homme.

St. - FIRMIN.

Lui dire quelle est charmante.

Mad. MOULIN.

Fort bien.

St. - FIRMIN.

Je n'en penserai pas un mot.

Mad. MOULIN.

Le petit monstre !

St. - FIRMIN.

Cette femme là a besoin d'être brusquée.

Mad. MOULIN.

Oui, qu'il s'y joue maintenant.

St. - FIRMIN.

Car enfin, ce n'est point une femme de qualité.

Mad. MOULIN.

Il est vrai que je ne suis qu'une hôtesse, mais...

St. - FIRMIN.

C'est la plus jolie femme de Bordeaux.

Mad. MOULIN.

Oh ! la plus jolie...

st.-FIRMIN.

Oui, oui, la plus jolie. Qu'est-ce qu'on lui donnerait?..
vingt-cinq ans tout au plus.

mad. MOULIN.

J'aimerais mieux qu'on me les ôtât.

st.-FIRMIN.

Et elle est déjà veuve?

mad. MOULIN.

Pour la troisième fois.

st.-FIRMIN.

Il faut consoler cette femme-là.

mad. MOULIN.

Il a de bonnes intentions.

st.-FIRMIN.

Tâcher de toucher son cœur.

mad. MOULIN.

J'en deviendrai folle.

st.-FIRMIN.

Cela est déjà bien avancé.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Toujours prompt à la chercher,
Fut elle froide ou coquette,
Je reponds de sa défaite

mad. MOULIN, *s'éloignant.*

Jésus ! il faut nous cacher.

st. FIRMIN.

Oui, femme aimable et jolie,
Tu m'attends, je le parie,
Et dans cette hôtellerie
On me force à demeurer ;
Quelle contrainte cruelle !
Le diable je crois s'en mêle.

mad. MOULIN, *s'avançant.*

C'est l'instant de me montrer.

st.-FIRMIN, *l'apercevant*

Hé ? arrivez donc, maudite hôtesse, je vous cherche depuis
une heure. (*Il la jûit avancer rudement.*)

mad. MOULIN.

Monsieur... (*à part.*) Il avait bien dit qu'il me brusquerait.

st.-FIRMIN.

Avez-vous enfin envoyé chercher ma malle ?

mad. MOULIN.

Vous l'aurez dans l'instant, monsieur ; mais ce n'est pas cela.

st.-FIRMIN.

Hé ! non, sans doute, ma bonne madame Moulin, j'aime,
j'adore, j'idolâtre une femme charmante.

mad. MOULIN, à part.

Qu'il est galant !

st.-FIRMIN.

Elle répond à ma flamme.

mad. MOULIN, à part.

Il m'attendrit.

st.-FIRMIN.

Et il faut qu'un fâcheux contre-tems, quand je suis attendu par cette femme adorable, me force à rester avec vous.

mad. MOULIN.

Hein ! qu'est-ce qu'il dit ?

Air : *Que d'établissements nouveaux.*

Mon cœur a-t-il si peu de prix ?

En tous lieux pourtant on répète

Que les gens de votre pays

Volent de conquête en conquête.

st. FIRMIN.

Jugez mieux des soldats Français !

A vaincre parfois s'ils prétendent ;

Braves guerriers, ils n'attaquent jamais

Que les places qui se défendent.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, HORTENSE.

(Elle paraît à la porte de son appartement, et fait un signe d'intelligence à l'hôtesse, tandis que St.-Firmin va devant une glace pour réparer le désordre de sa toilette.)

HORTENSE.

C'est lui-même.

st.-FIRMIN.

Je n'ai jamais fait attendre une femme aussi long-tems,

HORTENSE, à Mad. Moulin.

Que dit-il ?

mad. MOULIN, à Hortense.

Il va sortir.

st.-FIRMIN.

Réparons au moins ce désordre....

HORTENSE:

Tâchez de le retenir.

st.-FIRMIN, se mirant.

Cela n'est pas aisé.

mad. MOULIN.

Je n'ai aucun pouvoir sur lui.

st.-FIRMIN.

Après tout, elle peut bien me recevoir comme je suis ; je ne suis pas trop mal.

HORTENSE.

Le fat !

st.-FIRMIN.

Hé mon dieu ! oui, boutonner son habit, remonter sa cravatte, arranger ses cheveux, en voilà plus qu'il n'en faut pour tourner la tête d'une petite bourgeoise.

HORTENSE.

Exécutons mon projet.

(Elle retire la clé qui se trouve à la porte de son appartement, et rentre chez elle.)

SCENE VIII.

St.-FIRMIN, Mad. MOULIN.

st.-FIRMIN, *ayant aperçu sa femme dans la glace.*

Que vois-je ? une femme ! quelle jolie tournure ! cet appartement est donc occupé ?

mad. MOULIN.

Oui, monsieur (*à part*). Il va me parler maintenant.

st.-FIRMIN.

Et c'est par une femme ?

mad. MOULIN.

De vingt ans.

st.-FIRMIN.

Jolie.

mad. MOULIN.

Comme un ange.

st.-FIRMIN.

Maudite glace ! je n'ai pu voir sa figure.

mad. MOULIN.

Mais, monsieur, vous étiez si pressé de sortir.

st.-FIRMIN.

Oh ! j'ai encore une bonne heure devant moi... Causons.

mad. MOULIN.

Volontiers !... voilà votre malle, voulez-vous passer dans votre appartement.

(Un domestique apporte une malle semblable à celle ouverte par Hortense. Mad. Moulin lui fait signe de la porter chez St.-Firmin.)

st.-FIRMIN.

Non, non, ma bonne ; dites - moi plutôt quelle est cette dame ? est-elle, fille , femme ou veuve ?

mad. MOULIN.

Qui , madame de Walbelle ?

st.-FIRMIN.

Hé non , ma charmante voisine.

mad. MOULIN.

Elle est femme !

st.-FIRMIN.

Tant mieux !... son mari est-il avec elle ?

mad. MOULIN.

Pas dans ce moment.

st. FIRMIN.

Tant mieux.

mad. MOULIN.

Tant mieux , tant mieux...

st.-FIRMIN.

Hé certainement tant mieux ! que vient - elle faire à Bordeaux ? y reste-t-elle long-tems ? savez-vous ? Mais parlez donc , madame Moulin , parlez donc , je ne vous reconnais plus.

mad. MOULIN.

Hé , monsieur , je ne sais rien.

st.-FIRMIN.

Dites toujours.

mad. MOULIN.

Eh ! bien monsieur.

Air : *Çà n' se peut pas.*

C'est une femme fort jolie
Descendue aujourd'hui chez moi
D'un hymen qui trouble sa vie
Elle subit la dure loi.

st. FIRMIN.

Comme voisin chez cette belle
Ne pourrais-je aller de ce pas ?

mad. MOULIN.

A son époux elle est fidèle.

st.-FIRMIN, *revenant.*

Çà n' se peut pas.

mad. MOULIN.

Même air.

A son insu l'on m'a dit même
Qu'oubliant ses premiers sermens ,
L'ingrat qui la suit et qu'elle aime
Avoit chaque jour ses tourmens.

st. FIRMIN.

Elle peut alors sans mystère,
Me conter tous ses attentats.

mad. MOULIN.

Quoique femme elle sait se taire.

st. - FIRMIN, *revenant.*

Ça n' se peut pas.

Allons, allons, il est midi, volons chez Mad. de Wal-
belle. (*On entend préluder dans l'appartement d'Hortense.*)
Qu'entends-je ? cctté belle inconnue serait-elle musicienne ?

mad. MOULIN.

Il y a des femmes qui savent tout ; elles sont bien heureuses.

(*Morceau d'ensemble.*)

st. - FIRMIN.

Succédant aux accords d'un luth harmonieux,

Une romance bien tendre

Va sans doute nous apprendre

Quels sont de cet objet les tourmens amoureux.

HORTENSE, *en dehors.*

« Amour, amour, qui cause ma souffrance,

» Tu m'éloignes de l'objet de mes vœux ;

» Cruel enfant ! n'as-tu donc de puissance

» Que lorsqu'il faut faire des malheureux.

» Jeunes bergères,

» Cuisans regrets

» Suivent de près

» Flammes légères ;

» Jeunes bergères,

» N'aimez jamais,

» Ou n'aimez guères,

» N'aimez jamais. »

st. FIRMIN.

Que dites-vous de la romance ?

mad. MOULIN.

Je la trouve fort à mon gré.

st. FIRMIN.

Faites silence !

Si l'amour cause sa souffrance,

Son cœur peut être rassuré,

Bientôt je la consolerais.

mad. MOULIN.

Quelle est ici votre espérance ?

Faites silence !

Bientôt, bientôt, je la consolerais.

HORTENSE, *en dehors.*

« Depuis six mois, victime d'un parjure,

» Je vois qu'il faut renoncer au bonheur ;

» Lorsque je viens pour fermer sa blessure,

» L'ingrat se plait à déchirer mon cœur.

» Jeunes bergères ,
 » Cuisans regrets
 » Suivent de près
 » Flammes légères ;
 » Jeunes bergères ,
 » N'aimez jamais ,
 » Ou n'aimez guères ,
 » N'aimez jamais. »

mad. MOULIN.

J'aime beaucoup cette romance.

st. FIRMIN.

Elle m'appelle à son secours :
 Tendre beauté , renais à l'espérance !
 Les Français ne sont jamais sourds
 Au cri de l'innocence.

mad. MOULIN.

Mais , monsieur , faites donc silence.

st. FIRMIN.

Non , je dois mon secours
 A la faible innocence.

st. FIRMIN.

Ensemble.

mad. MOULIN.

Ce rôle a pour moi des attraits :		Quelle honte pour mes attraits ,
Brûler des plus célestes flammes ,		D'un seul mot une autre l'enflamme !
Protéger , adorer les dames ,		Hélas ! je suis l'unique femme
C'est le devoir d'un bon Français.		Pour laquelle il n'est pas Français !

st.-FIRMIN.

Je n'y tiens plus . . . J'ai cru reconnaître cette voix . . .
 Au nom du ciel , ma bonne , dites - moi donc enfin quelle est
 cette dame ?

mad. MOULIN.

Eh bien ! Monsieur , c'est une Espagnole.

st.-FIRMIN.

Son nom ?

mad. MOULIN.

Voyez dans ce livre.

st.-FIRMIN.

Je suis d'une impatience . . . (*Il ouvre le livre.*) Orphise
 de Léon ! . . . Comment , Mad. Moulin , c'est cette dame que
 vous logez chez vous ?

mad. MOULIN.

Hé ! sans doute , Monsieur. La connaissiez-vous.

st.-FIRMIN.

Si je la connais ? Mad. Moulin , ah ! sans ma maudite blessure ,
 je la connaîtrais bien mieux.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

J'étais sûr de voir cette belle
Céder à mes vœux les plus doux,
Lorsque ma blessure cruelle
Me fit manquer un rendez-vous.
Depuis ce jour, dans une tendre lutte,
Orphise n'a pu succomber;
Car je ne semble avoir fait une chute,
Que pour l'empêcher de tomber.

Mad. MOULIN.

Voilà de ces bonheurs qui ne me sont jamais arrivés.

St.-FIRMIN.

C'est mon heureuse étoile qui me l'envoie; je suis presque guéri, et je vole à ses pieds.

Mad. MOULIN, *lui barrant le passage.*

Arrêtez, Monsieur . . . Vos projets sont coupables, très-coupables, et je dois m'opposer à leur exécution.

St.-FIRMIN.

Comment ?

Mad. MOULIN.

Oserez-vous franchir le seuil de cette porte ?

St.-FIRMIN.

Le rempart est formidable.

Mad. MOULIN.

Sachez, Monsieur, que cette dame est l'épouse d'un officier distingué.

St.-FIRMIN.

Un sot !

Mad. MOULIN.

A ce que vous dites.

St.-FIRMIN.

Non, cet homme là ne sait rien garder.

Mad. MOULIN.

On vante partout son courage.

St.-FIRMIN.

Je ne crois qu'à son bonheur.

Mad. MOULIN.

Ignorez-vous les marques distinctives . . .

St.-FIRMIN.

Des marques, dites-vous; est-ce qu'il logerait à l'auberge du Croissant ?

Mad. MOULIN.

Non, Monsieur; mais cela ne peut tarder.

St.-FIRMIN.

Vous me ravissez . . . Eh bien ! ai-je tort de vouloir me resser.

MAD. MOULIN.

Mais, Monsieur, dois-je . . .

ST.-FIRMIN.

Madame Moulin, courez, volez, informez-vous . . . cette dame m'a toujours témoigné le plus vif intérêt, et si j'apprends que les dangers que j'ai courus sont la cause de son arrivée à Bordeaux, je serai le plus heureux des hommes.

MAD. MOULIN.

Mais, Monsieur, son mari . . .

ST.-FIRMIN.

Vous y penserez demain.

MAD. MOULIN.

Mais, Monsieur . . .

ST.-FIRMIN.

Mais, Madame, vous m'impatientez; allez où je vous dis et ne répliquez pas.

MAD. MOULIN, *en s'en allant.*

Ah! mon dieu! mon dieu! que va-t-il donc se passer dans ma maison. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

ST.-FIRMIN, *seul.*

Oui, oui, ne perdons pas de tems. Cette romance si tendre qui semble adressée à un époux volage, n'est, je le parie, qu'un moyen adroit de Mad. de Léon pour me faire savoir son arrivée... Hé! d'ailleurs, n'y a-t-elle pas: *Je viens pour fermer sa blessure.* Je suis blessé... donc cela peut bien me regarder... assurons-nous-en. Tout bien calculé, je ne verrai que demain Mad. de Walbelle. (*Il met sa lettre dans sa poche.*) Hé! mais, la porte est fermée.

(*Il frappe: en ce moment, Hortense en habit de capitaine, paraît à la porte du fond et l'arrête.*)

SCÈNE XI.

ST.-FIRMIN, HORTENSE.

HORTENSE.

Eh bien! colonel, où allez-vous donc?

ST.-FIRMIN, *se retournant.*

La question est singulière. (*à part.*) Que vois-je! l'uniforme de mon régiment!

HORTENSE.

Est-ce que vous faites ici le siège de quelque place forte ?

ST.-FIRMIN.

Hé ! que vous importe, capitaine ?

HORTENSE.

Cela m'importe beaucoup plus que vous ne pensez.

ST.-FIRMIN.

Comment ?

HORTENSE.

Je me nomme Melval, militaire par hasard, et capitaine depuis quelques heures.

ST.-FIRMIN.

Comment ! si jeune ?

HORTENSE.

Qu'est-ce que cela fait ?

Air de Marianne.

Je n'ai pas beaucoup de service,
Mais, jeune et courageux soldat,
Si je parus un peu novice
Ce ne fut qu'au premier combat.

Tremblant un peu,

J'en fais l'aveu,

Avec effroi d'abord je fis au fet ;

Honteux bientôt

De ce défaut,

Sans reculer, je supportai l'assaut.

Les armes m'étant familières,

On vit, dès mes premiers essais,

Que j'aurais un jour des succès

Dans les troupes légères.

ST.-FIRMIN.

Alors, si j'en crois cet uniforme...

HORTENSE.

Nous servons dans le même régiment, c'est vrai. Je me suis engagé le même jour que M. le comte de St.-Firmin, notre nouveau colonel ; ressemblance de goûts, d'humeur, et plus encore peut-être sa valeur, ses exploits, et je ne sais quel penchant, tout m'avait donné l'envie de me lier avec lui.

ST.-FIRMIN.

Capitaine, cette union eût fait son bonheur.

HORTENSE.

Je le croyais ; mais toujours séparés par les circonstances, ce n'est que depuis un moment que le ciel semble favoriser un rapprochement entre nous ; car, si je ne me trompe, au portrait brillant qu'on m'a fait de cet officier, c'est lui que le sort offre en ce moment à mes yeux.

ST.-FIRMIN.

Lui-même, capitaine.

HORTENSE.

J'en suis enchanté. Colonel, permettez-moi de vous embrasser.

ST.-FIRMIN.

De tout mon cœur. (*Hortense se jette dans les bras de son mari.*)

HORTENSE, à part.

Le traître ! il n'embrasserait pas ainsi sa femme.

ST.-FIRMIN.

Il est singulier ce capitaine.

HORTENSE.

Air : *Vaud. de l'Un pour l'Autre.*

Chaque jour comblant vos succès,
 Attaquant reparts et cruelles,
 Pour tout braye et galant Français,
 Vos exploits sont de bons modèles.
 Oui, ce cœur calme et sans effroi,
 Dissipe aisément les alarmes ;
 Et sans peine, aujourd'hui, je croi
 Que plus d'un soldat comme moi,
 A fait avec vous (*bis*) ses premières armes.

ST.-FIRMIN.

Capitaine, vous me comblez.

HORTENSE.

Non, non, votre réputation est faite depuis long-tems, aussi vous devez juger du regret qu'a dû me causer le bruit de votre mort.

ST.-FIRMIN.

Le bruit de ma mort ?

HORTENSE.

Il était fondé. Comment, morbleu ! depuis deux mois que vous avez quitté votre régiment, vous ne donnez pas le plus petit signe d'existence ; pas le moindre scandale ; sans intrigues, sans amour ; depuis que vous êtes dans cette méchante auberge, ni les plaintes des maris, ni les gémissemens des belles ne sont pas encore venus apprendre à vos amis le lieu que vous habite ; ma foi, colonel, à ce silence, quel est celui qui ne vous aurait pas cru mort et enterré depuis long-tems.

ST.-FIRMIN.

Oh ! détrompez-vous, capitaine, mon séjour ici a été beaucoup plus occupé que vous ne pensez, et dans ce moment je suis sur le point de mettre à fin la plus jolie petite aventure...

HORTENSE.

A la bonne heure , je vous reconnais là.

Air : *Vaud. du Procès.*

Galant et brave tour-à-tour.

st. FIRMIN , *se frottant l'épaule.*

Certain coup-là me le rappelle.

HORTENSE.

Seriez-vous fidèle en amour ?

st. FIRMIN.

Au plaisir seul je suis fidèle.

HORTENSE.

Par vous le beau sexe est pressé.

st. FIRMIN.

Je trouve peu de résistance.

HORTENSE.

Et pourtant vous êtes blessé.

st. FIRMIN.

Je suis en convalescence.

Je n'en finirais pas si je vous nommais les belles qui ont été, depuis un mois l'objet de mes tendres attaques.

HORTENSE , *avec dépit.*

Oh ! je vous crois... (*à part.*) J'étouffe !...

st. - FIRMIN.

Mais l'ennemi que je poursuis, en ce moment, s'est retranché dans cet appartement.

HORTENSE , *reprenant son rôle.*

Là, colonel; vous êtes dans l'erreur, c'est madame de Léon qui loge dans cet appartement.

st. - FIRMIN.

Hé mon ami, c'est justement de cette jolie Espagnole dont je suis épris...

HORTENSE.

Doucement, colonel, nous sommes rivaux.

st. - FIRMIN , *le toisant.*

Nous ?

HORTENSE.

Cette belle est en ma puissance, et vous me voyez prêt à vous disputer sa conquête.

st. - FIRMIN.

Cependant, monsieur, elle est venue à Bordeaux...

HORTENSE.

Pour moi.

st. - FIRMIN.

La romance qu'elle chantait, il n'y a qu'un instant, était adressée...

HORTENSE.

A moi.

st. - FIRMIN.

Orphise s'y plaint amèrement.

HORTENSE.

De moi, colonel, de moi...

st. - FIRMIN.

C'est singulier !

HORTENSE.

Mais je me rappelle, en effet, que lorsque j'adressai mon hommage à cette dame, elle m'avoua qu'elle avait eu jadis un certain penchant...

st. - FIRMIN.

Pour moi.

HORTENSE.

Qu'ayant même envoyé quelques lettres...

st. - FIRMIN.

A moi.

HORTENSE.

Elle se souvenait encore?...

st. - FIRMIN.

De moi, capitaine, de moi.

HORTENSE.

Cette femme là a les passions bien vives.

st. - FIRMIN.

A qui le dites-vous ?

HORTENSE.

L'impression que vous aviez faite sur elle.

st. - FIRMIN.

Etait terrible ?

HORTENSE.

Elle disait vous aimer. . .

st. - FIRMIN.

Pour la vie ?

HORTENSE.

Oh ! mon Dieu, oui ; mais elle ne vous aime plus.

st. - FIRMIN, *étonné.*

Pas possible.

HORTENSE.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; j'ai opéré ce changement-là.

st. - FIRMIN.

Je vous en remercie.

HORTENSE.

J'ai eu de la peine.

st. - FIRMIN.

Je le crois.

HORTENSE.

Mais je tenais à vous séparer d'elle.

st. - FIRMIN.

Vous me craignez donc.

HORTENSE.

Presque pas , mais les blessures du cœur sont profondes et ,
vrai , il a fallu tout mon talent pour vous supplanter.

s. FIRMIN , à part.

Comme il est avantageux !

HORTENSE.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Lorsqu'il faut d'une femme
Appaiser la douleur ,
Et qu'une ancienne flamme
Règne encor dans son cœur ,
Monsieur , la réussite
Dans le vainqueur doit bien
Prouver quelque mérite...

st. FIRMIN.

Cela ne prouve rien.

Même air.

D'un ingrat une belle
Brûle de se venger ,
Et d'ailleurs ne peut-elle
Par dépit s'engager ?
Monsieur , sa résistance
Au contraire doit bien
Vous prouver sa constance...

HORTENSE.

Cela ne prouve rien.

Mais c'est assez vous entretenir d'une femme que vous ne
reverrez probablement jamais.

st. - FIRMIN , à part.

J'espère bien le faire mentir.

HORTENSE.

Voici l'heure que j'ai coutume de passer auprès d'elle.

st. - FIRMIN , à part.

Il faut le retenir ; prions-le à dîner. (*haut.*) Capitaine ,
peut-on vous offrir quelque chose ?

HORTENSE.

Grand merci , je vais trouver là tout ce qu'il me faut.

st. - FIRMIN.

Vous me refusez ?

HORTENSE.

A peu près. Est-ce que vous-même vous n'auriez rien pris ?

st.-FIRMIN.

Non , capitaine. (*à part.*) Bon , il va m'inviter.

HORTENSE.

J'en suis fâché , mon colonel ; dans tout autre moment , j'aurais été charmé de porter avec vous la santé de cette belle , mais vous sentez bien qu'il est de mon intérêt qu'elle ne vous sache pas ici . Ainsi donc au revoir ; demain , je serai plus heureux .

st.-FIRMIN , *à part.*

Il ne l'est que trop aujourd'hui .

HORTENSE.

J'espère que demain nous dînerons ensemble .

st.-FIRMIN

Volontiers . (*à part.*) J'enrage . Il n'y a plus moyen de l'empêcher d'entrer .

HORTENSE.

Ah ! ah ! la porte est fermée .

st.-FIRMIN.

C'est vrai , capitaine , je vais frapper . (*à part.*) Au moins je la verrai .

HORTENSE , *l'arrêtant.*

Non , non , c'est inutile , j'ai la clef .

st.-FIRMIN.

Vous avez la clef ?

HORTENSE.

C'est par précaution , je rentre quelquefois si tard .

st.-FIRMIN.

Ah ! contez-moi donc cela .

HORTENSE.

Paix ! On m'appelle , n'est-ce pas ?.. vous avez entendu ?

st.-FIRMIN.

Mais non , je vous jure .

HORTENSE.

Cette femme-là est d'une impatience !.. Adieu , colonel .

st.-FIRMIN , *se contraignant.*

Adieu , capitaine .

Air : Vaud. de Gilles en deuil.

La victoire vous est fidelle ,
Volez à d'aimables combats ;
Puisque la beauté vous appelle ,
J'aurais tort d'arrêter vos pas .

HORTENSE.

Entre nous point de jalousie ;
Quoique rivaux , soyons amis .

Mari en bonnes fortunes.

St. FIRMIN.

Je vois sans trouble et sans envie
Un bonheur dont je sais le prix.

HORTENSE.

La victoire ici m'est fidelle ;
Je vole à d'aimables combats.
Monsieur quand la beauté m'appèle,
Rien ne peut arrêter mes pas.

(Hortense entre chez elle et ferme soigneusement la porte.)

SCENE XI.

St. - FIRMIN , *seul.*

Il entre là comme chez lui . . . Je n'en reviens pas . . .
cette madame de Léon que j'ai connue si sévère et qui souriait
à peine au récit des plus brillans exploits , a pu s'enflammer
pour un petit soldat tout neuf.

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

En vérité , d'une femme aussi tendre ,
Un pareil choix doit nous surprendre un peu ;
D'un tel soldat que pouvait-elle attendre ?

A peine s'il a vu le feu.

Pour préférer ce jeune militaire ,
Qu'a-t-il donc fait ? et quels sont ses travaux ?
Moi , je croyais qu'il fallait pour lui plaire

Etre au moins un héros.

Puisque je me suis trompé , oublions là ; aussi bien je n'ai
jamais eu pour elle une véritable passion ; . . évitons main-
tenant jusqu'à sa présence . . . Il n'est pas encore tard . . .
retournons chez madame de Walbelle . . . elle me recevra
mal ; . . mais je saurai l'appaiser . . . Je lui dirai qu'elle
est belle , . . je la calmerai ; . . que je l'adore , . . je men-
tirai ; . . je tomberai s'il le faut à ses pieds , et les femmes
ne résistent jamais à cela.

SCÈNE XII.

St. - FIRMIN , Mad. MOULIN.

Mad. MOULIN.

Air : Verse encor , encor , encor.

Il est clair , très-clair , très-clair , très-clair
Que cette belle Orphise
En ces lieux se déguise ;
Il est clair , très-clair , très-clair , très-clair
Que cet objet si fier
A pris un nom en l'air.

st.-FIRMIN.

Que voulez-vous dire ?

mad. MOULIN.

Son valet ma tout conté.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Je sais à présent son goût :
Cette belle à la romance
Est d'une rare constance.

st. FIRMIN.

Vous ne savez rien du tout.

mad MOULIN.

Loin d'un époux qui l'opprime,
Elle apprend qu'il est victime
Du zèle ardent qui l'anime ;
Prenant son parti, soudain,
Elle vole à sa rencontre...

st. FIRMIN.

Et l'amour ici lui montre
A s'égayer en chemin.

mad. MOULIN.

Elle fait bien, ma foi, car on dit que son mari se comporte fort mal avec elle.

st.-FIRMIN.

Je le sais ; c'est un sot qui mérite tout ce qui lui arrive.

mad. MOULIN.

N'est-ce pas que c'est bien fait quand on peut tromper de tels maris ?

st.-FIRMIN.

Oh ! mon dieu oui.

mad. MOULIN.

Vous ne blâmez donc pas sa vengeance.

st.-FIRMIN.

Au contraire.

mad. MOULIN.

Eh bien ! allez, la dame s'en acquitte joliment.

st.-FIRMIN.

Tant mieux.

mad. MOULIN.

Oh ! c'est bien la Française la plus adroite.

st.-FIRMIN.

Qu'est-ce que vous dites donc ? c'est une Espagnole.

mad. MOULIN

Je le croyais comme vous ; mais je viens d'apprendre qu'elle est Française , et voilà pourquoi elle loge ici sous un nom supposé.

st.-FIRMIN.

Un nom supposé ! comment ce n'est pas Mad. de Léon ?
parbleu ! j'en suis ravi pour ce petit capitaine.

mad. MOULIN.

Son mari est colonel et se nomme monsieur le comte de
St. - Firmin.

st.-FIRMIN

M. le comte de . . .

mad. MOULIN.

St - Firmin. Oh ! le tour est excellent.

st.-FIRMIN.

Madame , la plaisanterie est très - déplacée , je vous en
avertis.

mad. MOULIN.

Mais je ne plaisante pas du tout.

s.-FIRMIN.

Qui a pu vous dire ?...

mad. MOULIN

Son valet... Germain...

st.-FIRMIN.

Germain !.. ô rage ! (*Il va à la porte et frappe vive-
ment.*) Madame , madame... ouvrez vite... c'est moi...

mad. MOULIN.

Mais , qu'avez-vous donc , monsieur , vous trouviez cela si
plaisant tout à l'heure.

st.-FIRMIN.

Hé ! madame , tout à l'heure , je ne savais pas qu'il s'agis-
sait de ma femme. (*Il frappe toujours.*)

mad. MOULIN.

Sa femme !... hé quoi , monsieur , vous seriez ?...

st.-FIRMIN.

Hé , oui , madame , je suis... qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à
cela ? (*Il frappe plus fort.*)

mad. MOULIN.

Ah ! quel esclandre cela va faire dans ma maison. (*Elle sort.*)

st.-FIRMIN , *furieux.*

Couple perfide ! rien ne pourra vous soustraire à ma juste
vengeance.

SCENE XIII.

St. - FIRMIN , HORTENSE , sans épée , la tête nue et l'habit un peu ouvert.

HORTENSE.

Hé ! bon dieu ! quel bruit ! colonel vous n'êtes pas aimable ; je conçois que vous soyez piqué de la préférence qu'on m'accorde ; mais je n'aurais jamais cru que la jalousie vous inspirât de tels moyens pour troubler un tête à tête . . . je ne suis pas encore remis du trouble que vous m'avez causé.

St.-FIRMIN.

Monsieur , vous m'avez outragé et je vous en demande raison.

HORTENSE.

Moi , je vous ai outragé , et en quoi donc ?

St.-FIRMIN.

Ce n'est pas Mad. de Léon qui loge dans cet appartement ; c'est ma femme !

HORTENSE.

Votre femme. (*Elle rit*) Ah ! ah ! monsieur , pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plutôt.

St.-FIRMIN.

Trèves de réflexions ; monsieur , vous avez des armes ?

HORTENSE.

Oui , monsieur , j'ai des armes dont je ne me sert pas trop mal dans l'occasion.

St.-FIRMIN.

C'est ce que nous verrons : je me bats à l'épée.

HORTENSE.

Ah ! je ne suis pas très-fort à l'épée . . . je crois même ne m'en être jamais servie.

St.-FIRMIN , à part.

Aurait-il peur ?.. un militaire ne point tirer l'épée. (*haut.*) Monsieur , sachez qu'on n'est qu'un fanfaron quand on ne sait pas se servir des armes que l'on porte.

HORTENSE.

Entendons-nous , monsieur , je me sers bien des armes que je porte , mais dans ce moment je ne porte pas d'épée.

st.-FIRMIN.

C'est égal, Monsieur, sortons.

HORTENSE.

Un instant, expliquons - nous. (*à part.*) Si je pouvais rentrer.

st.-FIRMIN.

Point d'explications.

HORTENSE.

Mais songez donc à la position d'une femme

st.-FIRMIN.

Hé! Monsieur, je ne songe qu'à la mienne.

HORTENSE.

Air : *Mais, ma mère, est-c' que j' sais ça.*

Si la beauté dans les larmes
Ne peut arrêter vos coups,
Craignez que le sort des armes
Ne serve votre courroux.
De votre épouse chérie
Vous causeriez la trépas :
A la perte de ma vie,
Elle ne survivrait pas.

st.-FIRMIN.

C'en est trop! Monsieur, voulez-vous en finir?

HORTENSE, *voilant rentrer.*

Allons, Monsieur, je vais prendre mon épée.

st.-FIRMIN, *l'arrêtant.*

Non, non, vous ne rentrerez pas dans cet appartement. Puisque vous ne vous battez point à l'épée, égalisons les armes, je vais chercher mes pistolets. (*Il s'arrête.*) S'il allait s'évader? . .

HORTENSE.

Avez-vous quelque crainte? . . j'irai moi même. (*à part.*) Cela lui donnera le temps de se calmer.

st.-FIRMIN.

Soit : vous les trouverez au fond de l'appartement, sur mon secrétaire.

HORTENSE.

J'y vais. (*à part.*) Ma position devenait embarrassante.

st. - FIRMIN.

Air : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

De me fuir perdez tout espoir.

HORTENSE.

Je n'en ai jamais eu l'envie ;
Mon seul désir est de pouvoir
Près de vous terminer ma vie.

st. FIRMIN.

Je vous réserve cet honneur.

HORTENSE.

Combien mon âme est satisfaite.

st. FIRMIN.

En moi, vous verrez un vainqueur.

HORTENSE.

Je sors pour hâter ma défaite.

SCÈNE XIV.

St. - FIRMIN, *seul.*

Le traître! . . . Et moi qui repondais déjà de sa fausse amitié . . . m'outrager aussi cruellement . . . Oh! qu'il me tarde d'être vengé . . . mais profitons de son absence pour accabler l'ingrate de mon juste mépris.

Air : *Quel est cet objet charmant? (Colombine manéquin.)*

J'obtiendrai facilement
L'aveu d'une affreuse trame ;
Mais cachons lui prudemment
La colère qui m'enflamme.

(*Il frappe.*)

C'est votre époux : ouvrez, madame...
Elle se tait : doublons d'efforts...
Son silence accroît mes transports ;
Oui , la fureur enfin m'emporte...
Vengeance est ma seule loi ,
Ne souffrons plus une porte
Entre la perfide et moi.

(*Il force la porte ; Mad. Moulin paraît.*)

La voilà! Que vois-je? mon hôtesse . . .

SCÈNE XV.

St. - FIRMIN , Mad. MOULIN , *une lettre à la main.*

MAD. MOULIN.

Air des Trembleurs.

Ah ! monsieur , quelle imprudence !
Armez-vous de patience ;
Je reviens en diligence
Augmenter votre tourment.
Plus que personne j'épouse
Votre humeur un peu jalouse
Mais sachez que votre épouse
N'est plus dans l'appartement.

ST. - FIRMIN.

Que dites-vous ? . . . quelle est cette lettre ?

MAD. MOULIN.

Ses adieux , sans doute.

ST. - FIRMIN.

Donnez... je tremble.

MAD. MOULIN.

Il est un peu étourdi du coup.

ST. - FIRMIN , *lisant*

« Vous n'avez pas craint de rompre le premier tous les
» liens qui m'attachaient à vous ; instruite de votre incons-
» tance , je n'ai pu résister au désir de charger le capitaine
» Melval du soin de me venger. Je suis satisfaite... et cepen-
» dant au moment de me réunir à celui que j'aime pour la
» vie , j'ose encore vous offrir un pardon que dans un instant
» peut-être vous viendrez implorer à mes pieds. »

L'ai-je bienlu ?.. elle va se réunir , dit-elle , à celui qu'elle
aime pour la vie !.. non , elle l'espère en vain , le sang de cet
audacieux va satisfaire mon honneur outragé.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes , HORTENSE , *en habit de femme et portant
une paire de pistolets.*

HORTENSE.

Je vous apporte des armes.

MAD. MOULIN.

Que vois-je !

ST.-FIRMIN.

Madame de St.-Firmin !

Air : *Sans cérémonie.* (Petit Courrier.)

Quel trouble en mon âme
Se glisse déjà !
Eh ! quoi ! c'est ma femme
Que je trouve là ?

HORTENSE.

Calmez vos alarmes,
Et dans nos combats,
Je crois que ces armes
Ne serviront pas.

ENSEMBLE.

Quel trouble, etc.

ST.-FIRMIN.

Eh bien ! madame, ce capitaine...

HORTENSE.

Se regarde comme vaincu, monsieur, si vous daignez lui pardonner une ruse.

ST.-FIRMIN.

Comment, madame, ce serait vous qui auriez joué ce rôle ?

HORTENSE, *du ton de la 10^e. scène.*

Je me nomme Melval, militaire par hasard et capitaine....
(*Elle rit.*) Vous êtes plus heureux que sage, convenez-en.

ST.-FIRMIN.

Mais comment avez-vous su...

HORTENSE.

Je volais au devant de vous, lorsque arrivée dans cette auberge, un changement de malle m'a instruite de votre séjour ici et du genre de distractions auquel vous vous livriez ; furieuse d'abord, j'ai voulu me venger et vous faire connaître, au moins en perspective, les tourmens auxquels vous abandonniez mon cœur.

ST.-FIRMIN.

Ah ! madame, cette bonté accroît encore mes torts, et c'est à vos pieds que je veux les abjurer pour jamais.

HORTENSE, *le regardant à genoux.*

Voilà tout ce que je voulais, monsieur ; relevez-vous. L'amour m'a conduite ici ; le désir de vous tourmenter m'y a retenue ; mais puisque je vous retrouve tel que vous étiez il y a quelques mois, je ne pousserai pas plus loin ma vengeance.

Mari en bonnes fortunes.

MAD. MOULIN.

Il y a bien des femmes qui ne seraient pas restées à moitié chemin.

VAUDEVILLE.

MORTENSE.

Air : *Vaud. des Scythes.*

Volages, dont l'indifférence
Attriste si souvent nos jours,
De notre paisible existence
Voulez-vous embellir le cours ?
Dans ce trajet où l'ennui vous accable,
Puisque l'Amour est un guide incertain,
Maris, tachez qu'une amitié durable
Nous aide au moins à finir le chemin.

MAD. MOULIN.

A l'époque où je savais plaire,
Mille amants briguerent ma foi,
Et sur la route de Cythère,
Jadis, on ne voyait que moi.
J'y fis, hélas ! plus d'un pèlerinage;
Mais aujourd'hui quel bizarre destin !
Lorsque je veux faire encor ce voyage,
Mon guide reste à moitié du chemin

ST. FIRMIN.

J'admire ces Français fidèles
Que la paix rend à leurs foyers;
Couverts de palmes immortelles,
Ils reposent sur leurs lauriers.
Mais éveillés un jour par la victoire,
Que l'honneur parle, ils s'armeront soudain ;
Pour vaincre encor, du temple de la gloire,
Ils sauront bien retrouver le chemin.

MORTENSE, *au Public.*

Messieurs, dans cette hôtellerie !
Nous tenons à vous bien traiter ;
Notre attente sera remplie,
Venez souvent la visiter.
De l'habiter l'indulgence a l'usage ;
Mais pour qu'ici le succès soit certain,
Si la critique y veut faire un voyage ;
Ah ! n'allez pas lui montrer le chemin.

FIN.

